

Le temps de l'esclavage vu au milieu des années 1840
Par le Docteur Yvan et Auguste Haussmann

Prosper Eve

► **To cite this version:**

Prosper Eve. Le temps de l'esclavage vu au milieu des années 1840 Par le Docteur Yvan et Auguste Haussmann. Revue Historique de l'océan Indien, Association historique internationale de l'océan Indien, 2018, L'esclavage. Nouvelles approches - 10, pp.481-490. hal-03249809

HAL Id: hal-03249809

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-03249809>

Submitted on 4 Jun 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le temps de l'esclavage vu au milieu des années 1840
Par le Docteur Yvan et Auguste Haussmann

Prosper Eve
Professeur d'Histoire Moderne
CRESOI – OIES
Université de La Réunion
Président de l'AHIOI

Réfléchir sur le temps, tel est l'objet de cet exposé qui tire sa substantifique moelle des récits de deux voyageurs, un médecin, le docteur M. Yvan et un délégué commercial attaché à la légation de M. de Lagrené, concernant l'année 1844¹¹⁷⁸, Auguste Haussmann.

Le jour, le temps du travail, temps non compté, non monnayé, est un temps assez connu de la période esclavagiste. Le soir l'est beaucoup moins. Le déterminatif du jour est le signe du disque solaire, celui de la nuit a d'abord été celui d'une voûte céleste à l'étai brisé, se rapprochant de la terre, puis celle d'un ciel nocturne éclairé par une étoile ou une lampe ou un feu. La disparition du soleil fait surgir la menace de désordre causée par les voleurs, par les mauvaises âmes et de mort. Pendant la nuit, les gens sont sans défense, car les forces de l'ordre sont alors plus difficiles d'accès. Le temps du soir est un entre-deux, un passage entre deux temps, celui de la veille et celui du sommeil. Pour l'esclave, la nuit débute par le retentissement de la cloche du soir qui met fin aux activités. La nuit est attendue intérieurement avec délices par l'esclave, car il lui est alors loisible de reprendre son destin en main, de réinvestir son corps. Ce temps recherché est le temps des gestations, des germinations, des conspirations qui vont éclater au grand jour en manifestations de vie. C'est le temps de la récupération des relations amoureuses avec la complicité des gardiens, c'est le moment des songes vecteurs de la communication avec les défunts et Dieu, c'est revenir à l'indéterminé. Dans le sommeil de la nuit, l'inconscient se libère. Comme pendant la nuit, les morts occupent l'espace, les vivants doivent se regrouper pour ne pas se retrouver dans leur sujétion. Les récits de veillée qui se déroulent autour d'un feu resserrent les liens entre tous les éléments du groupe dans l'admiration et l'écoute du plus vieux, le détenteur de savoirs. Ils nous parlent d'une proximité de convivialité et d'intimité. Le groupe est en même temps rassemblé et ancré dans le cercle d'un imaginaire qui élimine la dispersion des vivants mais aussi la séparation des vivants et des morts.

Le docteur M. Yvan décrit le temps de l'esclavage au milieu des années 1840 comme un temps complexe et contradictoire qui charrie le bon grain et l'ivraie. Il est tout aussi bien temps de la distance que temps du

¹¹⁷⁸ Ministre plénipotentiaire de France pendant les années 1844 à 1846.

rapprochement. Mais comme Auguste Haussmann, il définit aussi ces dernières années de survie de ce système d'exploitation de l'être humain par l'être humain, comme un temps de germination de l'abolition.

I – Le temps de la distance

Le docteur M. Yvan arrive dans la colonie le 30 avril 1844. Alors qu'il semble ouvert d'esprit, quand il descend au Barachois il se permet de comparer les esclaves noirs à des reptiles sauriens¹¹⁷⁹ qui trahissent un fond douteux : « On voyait çà et là quelques nègres frétilant sur le sable incandescent comme de gigantesques lézards, ce qui faisait ressembler ce lieu aux solitudes abandonnées d'Héliopolis ou de Balbec¹¹⁸⁰ »¹¹⁸¹.

Bourbon est une société cloisonnée dans laquelle des murs étanches séparent les Blancs, les affranchis ou Libres de couleur et les esclaves. Ces distinctions sautent à l'œil nu du visiteur dès son arrivée.

« Dans notre colonie de Bourbon qui n'est qu'un sanctuaire, au pied même de l'autel, que j'ai vu ainsi rapprochés et confondus des blancs et des mulâtres ; partout ailleurs dans les salons et sous la voûte même de l'église, les différentes nuances de l'épiderme établissent entre les individus une distance infranchissable »¹¹⁸².

En pénétrant dans le salon d'une famille dionysienne, le médecin assiste à une scène de travail et cerne alors le principal signe extérieur de distance au sein de la société esclavagiste, les pieds nus. Les femmes esclaves qui évoluent dans la proximité du maître et de la maîtresse peuvent être habillées, la décence oblige, mais elles ne portent pas de chaussures. Le docteur Yvan est frappé par l'obéissance et la soumission des femmes esclaves au sein de ce foyer et par conséquent par la distance entre la maîtresse et ses esclaves.

« Mme B. frappa des mains ; c'est à Bourbon la manière d'appeler les gens. Une des servantes bronzées, qui travaillent à l'extrémité du salon, se leva aussitôt. Je m'aperçus alors que cette belle mulâtresse, bien vêtue d'ailleurs, presque parée avec sa jupe de guingan et son fichu de crêpe de Chine n'avait ni bas, ni souliers, sur un ordre de sa maîtresse, elle se disposa

¹¹⁷⁹ Sous-ordre de reptiles au corps recouvert d'écailles généralement imbriquées, et possédant quatre membres apparents (caméléon, iguane, lézard, orvet sont des sauriens).

¹¹⁸⁰ Baal, Dieu babylonien et cananéen, équivalent du tonnerre et de la fertilité de Zeus. Pendant la période gréco-égyptienne, Baal a été identifié au dieu Râ ou au dieu grec Apollon, et la ville Baalbek (ville de Baal, ancienne cité syrienne) a été nommée à l'époque hellénistique Héliopolis, la cité du soleil et qui a été prospère sous les Antonins. Baal est un titre qui signifie Seigneur. Puis en tant que Dieu babylonien il semble avoir été un Dieu bienfaisant qui favorisait les récoltes grâce à la pluie et qui favorisait la fertilité des femmes. Dans la Bible il a été associé au veau d'or, synonyme de la jouissance des biens matériels et de la puissance de l'argent au détriment des qualités de l'âme. Parfois connu sous le nom de Moloch on lui sacrifie des enfants jetés dans le feu (Jérémie 19, 5). Baal est la divinisation de Nimrod qui a fait construire la tour de Babel (Babylone) symbole de l'orgueil des humains et source de divisions.

¹¹⁸¹ Dr Yvan, *De France en Chine*. Paris : Hachette, 1855, p. 149.

¹¹⁸² *Ibidem*, p. 150.

à sortir, mais avant de traverser le jardin, elle prit une ombrelle de soie ponceau, l'ouvrit, et s'en alla pieds nus de la rue, peut-être pour aller faire une commission à l'autre extrémité de la ville. J'appris alors qu'en ce pays l'usage des chaussures est exclusivement réservé aux individus libres ; la coutume et la loi le veulent ainsi. De là, cette expression si souvent employée par les nègres qu'on loue de leur intelligence : "Moi, monsieur, il ne manque que les souliers" »¹¹⁸³.

Le recrutement des esclaves importés à des sources différentes sert à entretenir la distance. Ainsi, cet auteur opère une distinction entre les esclaves indiens, race intelligente, et ceux d'Angole et de Mozambique qualifiés d'abrutis¹¹⁸⁴.

Cette politique de distance est si habilement encouragée que l'abolition est jugée inacceptable. Pour une partie du clergé, la tiédeur de la foi dessert la cause de la libération. En réalité, si les esclaves créoles sont baptisés après leur naissance, par contre les esclaves importés sont hors de l'Eglise, car les maîtres ne voulant pas voir en eux des frères et des égaux refusent de collaborer à l'œuvre de leur conversion voulue par le roi de France. Comme d'une manière générale, les maîtres sont loin d'être des pratiquants au-dessus de tout soupçon, ils ne peuvent préparer leurs esclaves au baptême. En discutant avec le curé de Saint-Denis lors du repas offert par le gouverneur le jour de la saint Philippe, le docteur M. Yvan constate que l'idée d'abolir l'esclavage est loin de faire l'unanimité. Le clergé est sceptique, car jusqu'ici les esclaves après leur émancipation ont imité leur maître et n'ont plus fréquenté l'église.

« Les nègres ne sont pas encore assez profondément religieux ; à peine sont-ils émancipés qu'ils refusent d'accomplir leurs devoirs de catholique, sous le prétexte qu'ils sont libres et qu'ils agissent comme leurs anciens maîtres ».

Pourtant, la conversion de l'esclave au catholicisme est bénéfique, car elle provoque un certain assainissement des mœurs. La femme pieuse devient pudique. Pour changer la donne, la tâche du prêtre est immense ; il doit instruire aussi bien le maître que l'esclave.

« Il semblerait qu'une pareille réponse qui n'est pas dénuée de bon sens et d'un esprit d'observation semblable à celui des enfants, fait engager les prêtres à moraliser tout autant les maîtres que les esclaves, pour que les premiers puissent prêcher d'exemple, prédication bien plus vivante que celle des sermons pour eux incompréhensibles ; mais comme les colons ne sont pas soumis à l'alternative du fouet ou de la confession, ils se dispensent à écouter les homélies de M. le curé, et se soucient fort peu de la dégradation réelle de leurs esclaves, pourvu qu'ils fassent les travaux de la sucrerie.

Au reste, M. le curé avait des opinions que je partage à propos du moral sur le physique ; il m'assurait que la négresse par le fait d'une éducation chrétienne en acquérait le sentiment de la pudeur, gagnait en grâce

¹¹⁸³ *Ibidem*, p. 151

¹¹⁸⁴ *Ibidem*, p. 181.

et en beauté ; que ses grands yeux noirs modestement baissés vers la terre était bien plus séduisants que les regards ardents de ces espèces de brutes éhontées de l'esclavage ».

Le médecin visiteur pense que l'opposition du clergé à l'émancipation est due au fait qu'il est propriétaire d'esclaves. Le mal du clergé est la possession d'esclaves. Pour que ses membres soient enfin en congruence et pour qu'ils ne soient plus en position de défendre ses intérêts propres, cet observateur de la société créole propose que le pape interdise aux prêtres l'appropriation d'esclaves.

« Mais tout cela ne pouvait que convaincre de l'inopportunité de l'émancipation. Il est vrai que M. le curé avait par devers lui des raisons plus touchantes que celles qu'il voulait bien me donner.

Le bon père a des esclaves et comme tous les maîtres de nos colonies, il redoute une mesure qui réjouirait peut-être un cœur de chrétien, mais qui lèserait les intérêts des propriétaires. Espérons que tôt ou tard, la papauté fera cesser cette lutte du devoir et de l'intérêt en interdisant au clergé colonial la possession de cette marchandise humaine »¹¹⁸⁵.

Cette distance favorise le silence. Quand ce médecin interroge deux esclaves qui ont été témoins de la mort de M. Vincent, un des deux associés de cette sucrerie, pour s'informer sur les motifs de sa fin tragique, il constate leur refus systématique de s'exprimer sur un fait connu pourtant de tous. Leur attitude traduit non pas leur volonté d'afficher qu'ils ne se mêlent pas des affaires des Blancs, mais plutôt leur peur de voir leurs mots se retourner contre eux, de se faire prendre par leur langue ou d'être accusés injustement d'un crime qu'ils n'ont pas commis.

« Je m'adressai à un vieil esclave qui répondit à ma question très nettement formulée : "Sais pa ça moi monsieur". Un de ses compagnons que j'interrogeai aussi, tourna vers moi son œil terne et articula en remuant à peine ses grosses lèvres "Monsieur, moi sais pa ça". Ces deux malheureux attachés depuis des années à l'habitation avaient été témoins cependant du tragique événement dont j'appris le soir même les détails ».

La distance est si grande entre Blancs et esclaves qu'en 1844, au sein de la population blanche une fraction nie farouchement le métissage des premiers temps de la colonisation de cette île. En effet, la première société bourbonnaise est métissée, car les premiers Français qui s'y sont installés avaient pris femme à Madagascar ou en Inde. Pour faire oublier leur origine, certains ont ajouté à leur nom la particule « de ». Ceux-là ont une sainte horreur du Noir.

« Pour ces nobles blancs, la plus petite trace de sang nègre équivaut à un déshonneur complet et celui qui est ainsi entaché ne saurait être admis dans leur intimité ni même fréquenter les maisons dans lesquelles ils se rassemblent. Cette horreur pour le sang nègre est telle que si dès son arrivée dans l'île, un gouverneur voulait braver l'opinion publique et accueillir des

¹¹⁸⁵ *Ibidem*, p. 153.

mulâtres ou des descendants de mulâtres chez lesquels il est impossible de reconnaître le moindre vestige d'une origine éthiopienne, son palais serait bientôt désert et les familles influentes de l'île cesseraient de s'y montrer. Toutefois, il faut bien le dire cette répulsion n'est pas réelle ; c'est un calcul hypocrite. Les colons ont adopté ce préjugé par intérêt ; pour pouvoir retenir imprudemment en esclavage des êtres qui ont la peau plus lisse et plus blanche que la leur et qui fort souvent sont les enfants de ceux-là même qui les retiennent dans cet état abject ou tout au moins de leurs fils ou de leurs amis.

Les habitants que l'amour du gain amène dans ces contrées, tous ces hardis aventuriers, ces bohémiens courageux dont la race ne remonte guère qu'à une génération, ne sont ni moins âpres ni moins injustes envers les nègres et les mulâtres qu'ils confondent dans une égale réprobation »¹¹⁸⁶.

La société esclavagiste se distingue par sa diversité et sa complexité. Elle secrète la distance, mais des tentatives de rapprochement sont également possibles.

II – Le temps du rapprochement

Si l'esclavage des Noirs repose sur leur infériorité, quelques Blancs parviennent à dépasser ce cliché. Depuis l'ordonnance de Jacob Blanquet de La Haye de décembre 1674, les couples mixtes sont interdits. Il n'en demeure pas moins vrai que des Blancs pas forcément pauvres fréquentent des filles esclaves, souvent de façon assidue, pendant de longues années. Il ne s'agit pas toujours d'une simple distraction comme l'insinue le docteur Yvan. De ces liaisons naissent des enfants qui ont le même le statut que leur mère.

« En dehors du jeu, les colons ne recherchent guère de distraction qu'auprès de leurs jeunes esclaves, de ces belles mulâtres qui leur inspirent souvent des passions désordonnées. Lorsqu'elles subissent l'influence de ces brunes beautés, ce n'est qu'un amour tendre et dévoué qui les domine, mais une passion brutale. Ils redoutent de voir l'objet de leur convoitise dans la possession d'un autre, et pour se l'approprier, ils se résignent aux plus durs sacrifices. Les belles filles ardemment désirées des hommes sont très souvent un objet de spéculation pour ceux qui les possèdent comme esclaves ; quelle que soit leur position sociale lorsqu'elles savent qu'elles sont poursuivies par un homme riche et influent, ils s'en servent comme d'un moyen pour arriver à certaines fins, ou bien ils leur assignent un prix exorbitant ; ce sont ordinairement ces penchants irrésistibles qui établissent entre l'esclave et le maître une véritable égalité, disons mieux qui intervertissent les rôles. Si la jeune fille est assez adroite pour lutter avec de violents désirs et les traiter par des refus, le délire qu'elle fait naître ne connaît plus de bornes, surtout si le maître a quelques raisons pour croire qu'un autre lui est préféré ».

Ce qui rend d'ailleurs excessif l'amour que les colons affichent pour

¹¹⁸⁶ *Ibidem*, p. 156.

leurs jeunes esclaves, c'est la comparaison qu'ils peuvent établir entre les dames créoles et les mulâtresses ; comparaison qui est tout à l'avantage de ces dernières. Les premières sont, il est vrai, d'adorables statues, d'une perfection idéale sous leurs élégants vêtements ; mais elles n'ont jamais la souplesse lascive des secondes, elles n'ont jamais ces belles chairs élastiques et fermes, qui n'ont pas besoin d'être emprisonnées dans des pour conserver la position anatomique que la nature leur a assignées, elles n'ont jamais les yeux ardents frangés de longs cils et entourés de cette auréole noire, qui donne au regard tant de douceur et qu'imitent avec des poudres brunes des femmes arrivées de l'orient. Le pied de ces Créoles n'a jamais cette élégance et cette perfection qui font ressembler les mulâtresses à des Dianes chasseresses »¹¹⁸⁷.

Ces amours interdites expliquent la présence d'esclaves blancs sur les habitations de la colonie.

« Lorsqu'on observe avec attention la population esclave de Bourbon, on reconnaît avec surprise qu'elle ne se compose pas seulement de nègres, mais encore de Malais, de Bengalis, de Malabars et même de Blancs ; cette dernière assertion étonnera sans doute ; je ne saurais cependant désigner autrement des hommes aux formes accusées, à l'épiderme d'une blancheur égale à celle des plus purs délégués coloniaux, et des femmes dont la peau transparente et lisse surpasse en éclat celle des plus grandes dames créoles »¹¹⁸⁸.

Quand il est chez M. P., il est logé avec ses deux compagnons de voyage dans un pavillon et un nègre à l'habit soigné leur sert de valet de chambre. Ce médecin est presque le seul à évoquer un autre type d'amour interdit, celui d'un esclave et d'une fille blanche. Le bracelet qu'il porte au poignet aiguise sa curiosité et atteste que quelques femmes blanches voyaient en l'esclave un être humain.

« Le drôle était jeune et bien découpé. Il portait la simple livrée du pays, un pantalon rayé et une chemise blanche, dont les deux manches retroussées laissaient apercevoir ses bras robustes. En jetant les yeux sur cet homme, je remarquais, non sans étonnement qu'il portait au-dessus du poignet un bracelet en cheveux de la nuance la plus claire ; cette blonde tresse produisit un si singulier effet sur ce bras noir et luisant, que j'eus la curiosité de lui demander où il avait trouvé cette galante relique. A cette question indiscreète, l'esclave sourit et répondit d'un air d'orgueilleuse satisfaction, en regardant complaisamment le bracelet orné d'un large fermoir en or : "Je ne l'ai pas trouvé, on me l'a donné ; ce sont les cheveux de ma maîtresse". Je restai confondu. Il n'existe certainement point de mulâtresse de cette nuance-là : il y a donc des femmes blanches pour lesquelles un nègre est un homme »¹¹⁸⁹.

¹¹⁸⁷ *Ibidem*, p. 160.

¹¹⁸⁸ *Ibidem*, p. 180.

¹¹⁸⁹ *Ibidem*, p. 175.

Quand il assiste à une messe dans la chapelle de la Rivière-des-Pluies construite par l'abbé Monnet pour l'évangélisation des esclaves, ses yeux errent sur cette réunion d'esclaves et s'arrêtent sur quelques individus complètement blancs mais leurs pieds nus sont la preuve qu'ils sont des esclaves. « Attristé à cette vue, je demandai à l'un des directeurs de l'établissement comment il se faisait que ces blancs ne fussent pas depuis longtemps affranchis ; il me répondit avec quelque étonnement : "Mais, Monsieur, ce sont des nègres !" »

Lorsqu'il prend la barque pour effectuer le trajet Saint-Paul-Saint-Denis, comme l'esclave qui l'accompagne est en retard, il prononce quelque blâme entendu par l'un des esclaves rameurs qui lui dit : « "Oh ! Les nègres sont paresseux, menteurs, ivrognes, ce n'est pas la même race que nous" ! Il prit cette apostrophe pour une plainte ironique, un reproche indirect et il répondit en manière d'excuse : "Les blancs aussi je le sais sont ivrognes, paresseux". Mon interlocuteur m'interrompit à ces mots "Non, non, répliquait-il vivement, nous blancs, nous travaillons, nous sommes soigneux, rangés". Je considérais alors d'un œil surpris la figure d'ébène qui était devant moi, et cherchait dans ses traits, dans la nuance de sa peau, ce qui pouvait lui donner ces prétentions à la noblesse épidermique ; ne trouvant rien qui la légitimât, je lui dis avec un dédain affecté : "Vous croyez vous moins noir que vos camarades ?". A ces mots, mon homme bondit sur son banc, et me montra son pied chaussé d'un énorme soulier, il s'écria : "Moi, je suis blanc, monsieur". Le nombre de nègres blancs pour nous servir de cette expression s'accroît tous les jours ». Les colons en recherchant avidement les jeunes négresses donnent naissance à cette race. Il est peu d'habitations qui ne fournissent quelque exemple de ces passagères liaisons.

Il parle ensuite des amours illicites entre blancs et négresses. Comme j'ai déjà exploité cette question ailleurs, j'en viens au dernier temps qui surgit des récits des voyageurs, celui de l'abolition.

III – Le temps de l'abolition

Le docteur M. Yvan est anti-esclavagiste et abolitionniste. En visitant l'habitation-sucrerie de la Nouvelle Espérance, il mesure l'importance de ce qu'il veut en observant les esclaves au travail, à savoir l'émancipation des esclaves. Le défaut d'amour du travail bien fait et leur manque de zèle justifient amplement son choix.

« Des nègres nus jusqu'aux reins chaussaient les pieds des jeunes plants en amoncelant la terre sur la partie inférieure des tiges, au moyen d'une pioche armée d'un manche élevé qui leur permettait de travailler sans trop s'incliner ; des négresses enlevaient les feuilles desséchées et les herbes parasites qui nuisaient au développement de la canne. Mais ces travaux s'accomplissaient sans élan, il n'y avait dans le cœur des esclaves ni bonne volonté ni espérance, on le voyait qu'ils n'attachaient aucune pensée d'avenir à ce labeur forcé, dont le résultat ne devait rien ajouter à leur bien-être. Un surveillant, vêtu du costume que les peintures populaires attribuent aux

colons, avec le pantalon aux larges raies rouges et bleues, la veste blanche et chapeau de palmier aux larges bords, promenait au milieu d'eux son visage sévère, mais cette surveillance les maintenait à la tâche sans exciter leur zèle »¹¹⁹⁰.

En insistant sur cet aspect des choses, il cherche à signifier la nocivité du système esclavagiste et par la même occasion la nécessité de le faire disparaître. Lorsqu'il décrit des esclaves au retour du travail, il est toujours attentif aux sentiments que leur physionomie dégage. Leur visage n'exprime pas ni la satisfaction du devoir accompli, ni la gaieté d'avoir accompli une tâche avec amour.

« Nous rencontrâmes des nègres rentrant de leurs travaux, silencieux et mornes. Il n'y avait sur ces physionomies ni l'expression que donne la satisfaction du devoir accompli, ni la gaieté qui résulte d'une tâche remplie avec conscience »¹¹⁹¹.

Mais Auguste Haussmann est plus disert sur le sujet¹¹⁹². Il n'affiche pas des idées personnelles neuves, mais il est attentif aux positionnements des propriétaires de Bourbon et il ne se prive pas de les commenter. Après avoir signalé le poids du préjugé de couleur au sein de la population des gens libres, il relate que la question de l'affranchissement est largement débattue par les colons, mais ils sont en désaccord total avec ceux qui lui sont favorables, notamment les étrangers qu'ils traitent d'utopiste, de maniaque, d'antinational. Selon eux, l'esclavage est une aubaine pour les prisonniers de guerre africains, qui étaient auparavant mangés. Pour accréditer leur thèse, ces sophistes soutiennent qu'après quelques années d'esclavage ils refusent de retourner chez eux.

« La question de l'émancipation est toujours, on le comprend, l'objet d'une vive préoccupation parmi les habitants de l'île Bourbon. Au dire de la plupart des planteurs, il n'y aurait que des personnes tout à fait étrangères à la vie et aux besoins de nos colonies, qui pussent se laisser aller aux rêves de l'affranchissement. On est un utopiste, un maniaque, un homme antinational aux yeux d'un colon, quand on se permet de désirer quelque changement à l'ordre actuel des choses. Vous avisez-vous de plaindre la triste condition des noirs ? – Mais ils sont bien heureux, vous répond-on ; jadis les sauvages mangeaient leurs prisonniers ; ne vaut-il pas mieux qu'ils en fassent des esclaves ? On se garde bien d'ajouter que les chefs de certaines tribus de la côte d'Afrique font uniquement la guerre aujourd'hui pour entretenir la traite. On vous dira aussi que le Nègre après avoir séjourné quelques années dans les colonies, ne voudrait plus retourner dans son désert. Apparemment que les coups de fouet, qui lui sont distribués d'une main si libérale, l'attachent à la maison de son maître, à la manière du chien qui garde fidèlement la

¹¹⁹⁰ *Ibidem*, p. 161.

¹¹⁹¹ *Ibidem*, p. 165.

¹¹⁹² Auguste Haussmann, *Voyage en Chine, Cochinchine, Inde et Malaisie*, t. 1. Paris : G. Olivier éditeur, 1848.

maison de celui dont la canne le châtie de temps en temps »¹¹⁹³. Toutes les arguties sont employées pour démontrer que l'esclave ne mérite pas un autre sort. Si l'Angleterre a aboli l'esclavage, c'est pour obliger la France à en faire autant et précipiter ainsi sa ruine économique¹¹⁹⁴. Il n'existe pas pour le Noir un système meilleur que l'esclavage. « Tout cela écrit Auguste Haussmann a pour but de vous démontrer que le noir esclave, assimilé à la brute et traité comme tel, doit être parfaitement heureux, qu'il doit se féliciter d'être condamné à marcher pieds nus, afin que tout le monde le reconnaisse, à la première vue, pour un être dégradé ; qu'il doit être honoré de se voir contraint de suivre à pied, et de toute la vitesse d'un cheval, la voiture de son maître, dans les courses les plus longues ; enfin, que les mauvais traitements auxquels il est soumis, sont tout à fait indispensables à l'égard d'une espèce bête de somme, d'un esclave pour qui la dignité humaine et la moralité sont des sentiments inconnus »¹¹⁹⁵. S'il juge que l'esclavage a été une nécessité dans le passé et que l'esclavage est un mal nécessaire pour arriver au bien, il soutient que le monde doit désormais atteindre la liberté. La France doit chercher les moyens de parvenir à un tel résultat le plus rapidement possible, « avant qu'une guerre ne vienne peut-être fournir à une nation rivale la plus admirable occasion pour s'attacher à tout jamais nos colonies, en y apportant la liberté, et nous y faisant considérer comme des tyrans éternels »¹¹⁹⁶. Cependant, l'émancipation ne doit pas entraîner de perturbations économiques. Au moment de son passage à Bourbon, le débat est vif sur deux systèmes : l'un partiel et progressif, basé sur l'affranchissement des enfants à naître, et l'autre fondé sur le rachat général et simultané de tous les esclaves pour le compte de l'Etat¹¹⁹⁷. L'affranchissement des enfants à naître pourrait s'opérer rapidement à Bourbon, à cause de la forte masculinisation de la population esclave¹¹⁹⁸. Le second système est écarté, car il déplaît aux colons. L'entrée des travailleurs venus de Chine est présentée comme la solution idéale. A Manille toute l'industrie manufacturière et presque toute l'industrie agricole sont entre leurs mains. En s'unissant aux femmes du pays, ils ont formé une population de métis qui a repris leur activité. A Java, à Singapour, les Chinois s'emparent des toutes les activités lucratives. L'auteur veut que La Réunion suivent leur modèle. Il prévoit le croisement des Chinois aux Noirs donnerait une pépinière de travailleurs dynamiques¹¹⁹⁹.

Ces récits de voyageurs rédigés à la veille de l'émancipation des esclaves par le gouvernement provisoire prouvent que si le temps de l'esclavage est celui de la distance, dans la société bourbonnaise, les

¹¹⁹³ *Ibidem*, p. 59.

¹¹⁹⁴ *Ibidem*.

¹¹⁹⁵ *Ibidem*.

¹¹⁹⁶ *Ibidem*, p. 60.

¹¹⁹⁷ *Ibidem*, p. 61.

¹¹⁹⁸ En 1836, l'île compte 69 296 esclaves dont 45 088 hommes et 24 208 femmes. L'excédent des hommes est dû à la traite illégale. *Ibidem*, p. 62.

¹¹⁹⁹ *Ibidem*, p. 65.

tentatives de rapprochement sont indéniables, même si elles sont l'œuvre d'une minorité de colons. Cependant, cette dernière réalité ne peut voiler un fait inquiétant, l'attachement viscéral de la majorité des colons au système esclavagiste, leur refus de l'abolition parce qu'il signifie pour eux ruine.